

- **Jacques Vigny, matricule 81030.**

"C'est donc après 6 jours de marche, cette folle marche de l'évacuation du Kommando, le 18 avril, que nous fumes parqués à Boswitch, un tout petit village où il fut distribué quelques oignons pour tout repas... et où nous eûmes le droit de nous tremper les pieds dans une mare au milieu de la place. Enfermés dans une grange qui fut pour beaucoup un enfer et pour d'autres l'avant-scène de la mort, la nuit fut terrible, sans repos, sans sommeil, tantôt debout, tantôt accroupis ou effondrés avec les appels et les jurons des plus faibles qui ne parvenaient pas à se dégager des plus forts, ou tentant de se replacer ou de changer de position (nous avons subi cela Hénin et moi, blottis sous une charrette), et à l'extérieur, les hurlements des SS qui menaçaient de nous mitrailler ou de nous lancer des grenades.

L'aurore pointait lorsque nous fûmes tirés de ce cauchemar qui prit une autre forme avec le "gueulement", des SS formant les colonnes pour un nouveau départ, un nouveau calvaire.

Les coups pleuvaient, les appels, les ordres s'entremêlaient.

Assis près de la haie entourant la pâture, je rafistolais tant bien que mal mes galoches, sachant pertinemment que cette journée me serait fatale si je reprenais la route. Déjà, la veille, il m'avait été impossible de me baisser sans être pris de vertiges, et ce n'était pas les 3 oignons touchés le soir et la nuit atroce que nous venions de passer qui pouvaient me redonner des forces. Tout en m'assurant malgré tout que les fils de fer faisant office de lacets ne risquaient pas de me blesser plus profondément les pieds et les chevilles déjà bien entamés, je me remémorais la fin de notre camarade Lapole abattu la veille comme tant d'autres sur cette terrible route de l'exode par ce groupe de tueurs qui faisaient cela avec cynisme, ne voulant pas, selon les ordres reçus, laisser de témoins derrière eux et je pensais que peut-être aujourd'hui...

Rondelle, mon camarade de police à Compiègne, était venu prendre de mes nouvelles et je l'avisais de ma décision de tenter quelque chose pour m'évader. Il essaya en vain de m'en dissuader, m'assurant, pour me reconforter que la journée ne se passerait pas sans grand événement, car nous sentions malgré tout que les gardiens étaient de plus en plus affolés et énervés et que les alliés approchaient. Le bruit sourd du canon et le passage des avions nous en donnaient chaque jour confirmation. Mais je m'obstinais car je sentais nettement que si mes forces morales m'abandonnaient, mes forces physiques ne tarderaient pas, et ma décision était prise.

Profitant alors que le SS qui faisait sortir nos derniers camarades de la grange était passionnément occupé à cogner et me tournait le dos, je réunissais toutes mes forces pour enjamber la haie d'épines d'environ 1,20m de haut et pour basculer rapidement de l'autre côté, de la même manière que 2 ans plus tôt, en athlétisme, je passais la corde à 1,70 m.

Accroupi derrière cette haie salvatrice, je m'attendais à voir le SS me tomber dessus ou à recevoir la balle qui mettrait fin à tous mes espoirs.

Pourtant rien de tel ne se produisit, mon coup de maître était passé inaperçu. Je n'étais pas sauvé pour autant, il n'y avait que cette barrière de verdure entre moi et ceux qui donnaient la mort.

Les hurlements continuaient et il me fallait m'éloigner au plus tôt. Le jour heureusement ne se levait pas de bonne heure, et je repérais à une dizaine de mètres de moi, dans le jardin où je me trouvais, une de ces meules de bois comme en font les paysans allemands pour faire sécher leur bois fendu. Rampant vers cette meule, je réussis, après l'avoir contournée, à me mettre dans un angle qui me permettait de ne pas être repéré par les SS.

Je ne pouvais rester ainsi longtemps car je ne devais pas être le seul à avoir tenté l'aventure. Il fallait s'attendre à un ratissage des environs avant le départ de la colonne.

C'est alors que je m'aperçus que mon mouvement était observé par un indigène du village.

Je crus ma tentative arrivée à son dernier épisode et pourtant, c'est le contraire qui se produisit. Cet homme, vieux déjà, que je remerciais par une bonne poignée de mains, m'ouvrit la petite barrière de son jardin et, avec un doigt sur les lèvres, m'indiqua la route en face.

Était-ce la liberté? ... Pas tout à fait, c'était loin d'être terminé ! Redoutant toujours d'être repris par une patrouille que ne devaient pas manquer de lancer partout les SS, je partis aussi vite que je pus à travers champs, à l'opposé du village, car j'entendais des aboiements de chiens et je craignais qu'ils retrouvent ma trace. J'appris par la suite que 10 camarades avaient été rattrapés et fusillés en bordure d'une fosse à purin.

C'est alors qu'après avoir parcouru un bon kilomètre, je parvins à un petit bois, sorte de garenne telle que nous en connaissons en France, au milieu des champs et là, je respirais enfin.

Était-ce l'émotion, était-ce la faiblesse, peut-être les deux à la fois, je fis quelques pas à l'intérieur, et, pris de vertiges, je perdis connaissance.

Je ne peux savoir le temps pendant lequel je restais ainsi, une voix lançant des ordres brefs me fit reprendre connaissance et conscience de ma situation.

Perdu dans un lieu totalement inconnu, entouré vraisemblablement d'êtres hostiles, rien à manger, rien à boire, habillé d'un pyjama rayé et d'une vieille capote militaire, chaussé de vieilles galoches trouées, rongées par la vermine, comment échapper à une surveillance qui ne devait pas manquer, quel destin m'attendait? Cette voix perçue à mon réveil s'élevait non loin de moi dans le champ voisin. M'approchant de la lisière du bois, j'aperçus un homme marchant derrière une charrue attelée à un cheval, se baissant et se relevant à un rythme régulier. Lorsqu'il me tourna le dos, je vis... oh ! plaisir: qu'il portait un signe à la peinture sur le dos de sa veste : S U. Je ne pouvais donc avoir affaire qu'à un prisonnier de guerre, et dans ce cas à un ami. Je décidais donc, après l'avoir laissé approcher, de me montrer. Il eut un sursaut de surprise en m'apercevant et me fit signe de ne pas bouger du couvert du bois. Après avoir terminé son rayon qui l'amena jusqu'à la lisière du bois, il arrêta son cheval et vint vers moi.

Devinez mon anxiété ! Je ne pouvais plus contrôler les battements de mon cœur. Avais-je deviné juste? Était-ce pour moi une aide ou ma perte? Enfin, avec un grand élan, cet homme un Russe, me serra dans ses bras, et, moitié par gestes, moitié en allemand écorché, me fit comprendre que j'étais sauvé, qu'il me fallait encore rester caché quelques heures, mais qu'il allait s'occuper de moi: À mon tour, je lui expliquais que j'avais faim (ça, ce n'était pas

difficile) et que je n'avais rien à manger. C'est alors qu'il me tendit, oh ! merveille, plusieurs pommes de terre qu'il était en train de planter et une botte d'allumettes.

Pénétrant alors sur ses conseils au plus profond du bois pour me camoufler, je découvris une petite baraque qui avait dû servir à un stand de tir, je m'y blottis à l'abri du vent qui était assez fort, et là je fis cuire tranquillement mes pommes de terre sous la cendre (avis aux scouts).

Après avoir avalé mon repas pantagruélique (tout est relatif - et je crois bien avoir avalé des pommes de terre qui n'avaient pas eu le temps de cuire complètement -) je m'endormis pour la première fois depuis bien des mois, et surtout depuis ces derniers jours, avec l'âme sereine, l'esprit calme et de quoi m'occuper un peu l'estomac.

Des appels me ramenèrent à la réalité. Risquant un regard à l'extérieur et craignant toujours d'être repris soit par les SS soit par la police locale, je ne me montrais qu'après m'être assuré qu'il n'y avait pas de danger. Le soir tombait et c'était " mon Russe " qui tenait parole.

Pénétrant avec moi dans la baraque, il déballa sous mes yeux éblouis: un pantalon civil, une veste civile, du pain et encore des pommes de terre. Il est impossible de décrire la joie qui m'envahit au vu de tout cela. Puis " mon Russe ", m'indiqua la direction de l'Ouest, sachant très bien que le "Franzose" préférerait rejoindre les Américains. Je le remerciais de tout cela et il partit comme il était venu.

Que faire? Partir de nuit au risque de me perdre mais de passer plus facilement, partir de jour pour mieux m'orienter mais risquer alors de me faire remarquer? C'est cette seconde solution que j'adoptais, espérant rencontrer des groupes d'évacués, et comptant sur l'anonymat de mes nouveaux vêtements pour passer sans encombre car j'avais pu remarquer au cours des jours précédents que l'Allemagne subissait une débandade indescriptible, tous les étrangers s'y trouvant sillonnaient les routes dans tous les sens, allant les uns vers l'Est, les autres vers l'Ouest selon leur tendance et leur nationalité. Je passais donc une nuit dans ce lieu calme, avec un peu de nourriture dans l'estomac et l'espoir de sauver ma pauvre carcasse.

A la pointe du jour, je repartis dans la direction indiquée par le PG russe et refis en sens inverse le chemin parcouru la veille pour échapper aux SS. Je franchissais la route qui avait une direction Nord-sud sur laquelle mes compagnons de misère continuaient vraisemblablement leur triste exode, et par une petite route s'enfonçant dans cette historique forêt de Torgau, je gardais la direction de l'Ouest.

Combien de kilomètres et pendant combien de temps marchais-je ainsi ? Ma mémoire refuse de répondre. La faim se fit à nouveau présente et j'avalais les quelques pommes de terre économisées sur le don reçu. Un ruisseau me donna une fraîche boisson, et j'en profitais pour me rafraîchir un peu le corps, car, comment parler de toilette sur un squelette couvert de crasse et de poux. La fatigue prenant le dessus, je m'endormis à nouveau, abrité par la futaie.

Mon sommeil ne dura certainement pas longtemps car le soleil était encore haut quand je repartis vers mon destin, et je marchais... je marchais.

Quelle étoile me guida ainsi parmi toutes ces routes forestières, quelle main me tira dans la bonne direction alors que plusieurs s'ouvraient devant moi à chaque carrefour, qui pourrait le dire? Mais dans le courant de l'après-midi, mes pauvres jambes me portèrent jusqu'en bordure

d'une grande route et je tombais là nez à nez avec deux officiers allemands de la Wehrmacht, plutôt jeunes, qui, cravache levée, s'avancèrent vers moi.

Je crus ma dernière heure arrivée et je recommandais mon âme à Dieu. Les questions tombèrent, en allemand évidemment, et je n'y comprenais rien, je n'avais jamais fait d'allemand et ce n'est pas les mots (toujours les mêmes) échangés avec nos gardiens qui pouvaient m'aider dans une conversation. Je crus malgré tout comprendre que ces Messieurs me prenaient pour un russe. Il est vrai que mon accoutrement ne représentait pas la mode française. Devant mon mutisme et mon état physique, ce fut une fouille méthodique. Mes poches qui renfermaient des objets hétéroclites, furent vidées de leur contenu, ma musette renfermant mes pauvres restes de nourriture fut vidée à terre (mon carnet de route, caché dans la doublure, ne fut pas trouvé) et pendant que l'un s'étonnait de trouver si peu de choses, l'autre analysait le contenu d'un petit porte-monnaie que j'avais récupéré après les fouilles de Buchenwald, et qui contenait encore quelques pièces de monnaie à l'effigie de Pétain. Soudain! à ma stupéfaction, j'entendis cette phrase « mais vous êtes Français ? » et je dus l'avouer, ne sachant pas ce qui m'attendait.

Ce qui se passa me laisse encore dans l'interrogation. Avec des excuses, ces Messieurs me remirent en mains ce qu'ils avaient jeté à terre et après que je leur eus expliqué que (oh ! le menteur) dépendant d'un Kommando de PG, j'étais tombé malade sur le bord de la route et avais été dépouillé de mes effets par des pilleurs de nationalité inconnue, ils m'indiquèrent la direction à prendre pour entrer en contact avec un Kommando de PG français. Ce fut pour moi le trait de salut, et sans perdre une seconde, avec les encouragements de ces deux officiers, je repartis sur la route au devant de mon destin.

La nuit tombant, je dus à nouveau abandonner la randonnée et cherchant un petit coin, je me blottis derrière un talus dans un trou formé par les racines d'un arbre arraché par la tempête. Très vite je m'endormis sans rien manger.

Après mon réveil, je parcourus encore 2 ou 3 kilomètres qui me semblèrent extrêmement longs, la faim et surtout la soif se firent à nouveau sentir. Apercevant un petit chalet que j'identifiai aussitôt comme un poste forestier je n'en approchai pour demander de l'aide. Dès qu'elles me virent deux femmes qui vauquaient devant la porte s'enfermèrent derrière une barrière et leur visage reflétait la peur. Riche de l'effet produit sur les deux officiers Allemands lorsqu'ils apprirent que j'étais français, je m'adressai à elles moitié en Français, moitié en charabia Allemand, leur faisant comprendre que j'avais faim et soif. ce fut une réaction favorable et à la question formulée par l'une d'entre elles, avec un petit mélange de Français : « Comment se fait-il qu'un prisonnier Français soit en si mauvais état et privé de soins ? » Je leur répondis et là sans hésitation, que je m'étais évadé d'un camp de concentration du nom de Buchenwald. L'exclamation de ces deux femmes me reste gravée dans la mémoire « Buchenwald est la honte de l'Allemagne »... Elles savaient ! Comment ? Je l'ignore. « Dites à vos compatriotes que nous n'y pouvons rien et qu'il faudra nous pardonner » Le pouvons-nous ? Puis après m'avoir réconforté avec des boulettes de purée de pommes de terre, un peu de pain et de l'eau, tout en restant bien à l'abri derrière leur barrière, ces braves femmes me souhaitèrent bonne route, m'assurant que je trouverai bientôt des compatriotes.

La journée s'avancait et je me demandais si j'allais encore passer une nuit seul au bord de la route, de cette route interminable. Puis ce fut un petit estaminet construit tout en rondins à un carrefour de routes. Des hommes y dégustaient de la bière à une terrasse. Des quolibets

accueillirent mes questions quant à la destination à prendre mais je reçus quand même la bonne information lorsque je me fus exprimé en français.

Un sentier s'enfonçait sous bois et je le pris. Mon cœur battait fort ! quel accueil trouverais-je au bout? Et ce fut le débouché sur une clairière où de nombreuses tentes étaient dressées, où des hommes, des Français, des Anglais, circulaient, s'employaient à diverses tâches en s'interpellant.

Là aussi je fus pris par le premier PG rencontré pour un Russe, et il s'apprêtait à m'expulser énergiquement lorsque je lui appris que j' étais Français. Etonnement, exclamations, puis invité à le suivre. Je me retrouvais assis à l'entrée d'une tente, à répondre aux questions d'un autre PG qui, je l'appris rapidement, était le responsable français du commando et en plus de cela, charmant prêtre breton des environs de Fougères. l'interrogatoire dura longtemps, car nombreux étaient les PG qui étaient venus aux nouvelles et voulaient savoir. Certains d'entre eux voulaient même avoir des précisions et se lancer à la recherche de cette colonne qui circulait quelque part sur une route allemande. Comment répondre à ce désir quand on ne sait même pas où l'on se trouve ? Les forces cette fois m'abandonnèrent et je ne me rappelle même plus que je fus transporté dans la tente du Chef du camp français, après avoir été déshabillé, nettoyé et désinfecté de la tête aux pieds, puis rhabillé en militaire pour échapper à la surveillance des sentinelles allemandes qui patrouillaient dans le camp. Mes hardes grouillantes de poux avaient été brûlées.

Combien de temps dura mon sommeil, je ne peux le dire mais quand je m'éveillai, il faisait grand jour, Il y avait de nombreuses allers et venues autour de moi, et je sentis pour la première fois depuis de longs mois une détente totale, et un sentiment de sécurité inexplicable.

Quel contraste avec nos barbelés, nos miradors et nos sentinelles ! Tout semblait calme et organisé mais dans l'attente d'un événement important. Je fis connaissance du petit groupe qui secondait le chef du Camp, ils étaient dix, des 4 coins de la France, de tous horizons politiques ou religieux et de divers milieux sociaux; ils étaient dix à m'avoir cédé un peu de leur place sous la tente, ils étaient dix maintenant à me dorloter et à m'assurer que je ne manquerais de rien ; enfin ils étaient dix à m'assurer que la libération était proche et que je reverrais bientôt les miens. Comment ne pas garder une reconnaissance envers ces braves gars qui ne savaient que faire pour me reconforter et me protéger? Croyez-bien que je ne les ai pas oubliés.

Ils étaient 2000 dans cette clairière, groupés là dans l'attente d'une évacuation, vivant sur leurs réserves et quelques petits larcins dans les villages voisins. Une boulangerie avait été réquisitionnée pour assurer le pain, Je partageais tout cela sur leur ration. Oh ! je ne risquais pas d'avoir faim mais je faillis même mourir au contraire d'une nutrition trop riche et trop rapide pour mon état. La dysenterie se déclara assez violente, et malgré les médicaments servis par le poste de secours des Anglais qui partageaient la clairière avec les Français, elle ne me laissa guère de répit. De plus, mes pieds échauffés pendant notre triste évacuation ne pouvaient me porter et j'étais de temps en temps véhiculé dans le camp à dos d'homme pour aller aux soins qui se résumaient par le renouvellement des pansements.

Cela durait depuis trois jours, quand, un matin, l'événement tant attendu se produisit.

Notre Abbé, Chef du Camp, arriva tout joyeux nous annonçant que les Allemands avaient décidé non sans réticence, de nous remettre aux mains des Américains, le ravitaillement risquant de manquer. Ce fut un branle-bas général. Incapable de me déplacer seul, je fus vite hissé sur une petite charrette sur laquelle s'entassaient les valises et paquets de toutes sortes, puis ce fut le départ du commando divisé en trois groupes. Nos gardiens marchaient de chaque côté, le fusil en bandoulière, l'air sombre, alors que sur nos visages se lisait la joie.

Des drapeaux blancs flottaient au-dessus de cette colonne car les Allemands avaient demandé une trêve pour nous permettre de traverser la ligne de combats. Nous attendions tous l'instant du contact avec nos libérateurs.

Celui-ci eut lieu après 12 km de marche à Würtzen, petite ville sur les bords de la Mulde. L'impression que produisit les deux premiers soldats américains rencontrés est difficile à dépeindre, et ce fut un "hourra!" Monstre et des applaudissements sans fin. Des drapeaux français et anglais surgirent comme par enchantement de dessous les bagages. Imaginez deux armoires (c'était les troupes de choc) armées jusqu'aux dents, carabines à répétitions dans le dos, mitraillettes sous le bras, colts à la ceinture et grenades pendant sur la poitrine, gardant l'hôtel des Postes tout en mâchonnant un chewing-gum. Ce fut notre premier contact avec l'armée américaine. Un soldat américain rencontré sur le parcours arracha une couverture qui ceinturait un soldat allemand et me la mit sur les épaules. La colonne PG avança vers le centre de Würtzen. Nous traversions une grande place où nos gardiens étaient désarmés sous les quolibets des PG, en présence d'Officiers allemands également désarmés, et d'officiers américains. Puis ce fut notre parcage à la sortie ouest de la ville après avoir passé la Mulde, les uns dans l'eau jusqu'à la ceinture les autres à travers des poutrelles de pont détruit, sous la garde de chars postés sur la rive. C'était la 8ème armée du Général Patton.

Il faut reconnaître que 2000 à 3000 hommes tombant subitement sur les bras de troupes se battant, et leur demandant : ravitaillement, médicaments et possibilité d'évacuation rapide n'est pas chose commune ; aussi fallut-il attendre un peu avant de voir arriver les premiers camions peu nombreux pour la quantité d'hommes à transporter. Il fut demandé aux plus valides de faire un effort et de partir à pieds car les combats reprenaient.

Nous arrivâmes en pleine nuit dans une ancienne caserne d'aviation où des locaux libres furent mis à notre disposition. Ce fut la "grande défense" pour trouver de quoi confectionner les couchettes à même les planchers mais il est dit que le français est débrouillard, et tous mes amis le prouvèrent une fois de plus.

Comme il fut agréable de nous allonger confortablement sur une épaisseur de paillettes de bois! Après une fin de nuit sans histoire, nous fûmes sur pied de bonne heure. Je commençais à pouvoir me tenir sur mes pieds et à circuler un peu. J'en profitais pour aller faire un brin de toilette, et fut l'objet de la curiosité de nombreux PG qui me voyaient torse nu pour la première fois, Vous parlez : 35 kg !

Cela me valut d'être repéré par un officier américain qui passait et me pria de le suivre jusqu'à l'infirmerie. J'eus bien du mal à m'y rendre car la dysenterie me tenaillait, et ce fut une fois de plus un camarade PG qui m'y porta.

Je dus, là, me soumettre à une visite en règle et fournir toutes les explications sur les raisons de ma présence en Allemagne et les conditions d'existence de notre commando de Stassfurt.

Trois médecins américains et deux infirmières (dont l'une parlait français) prenaient des notes et, après m'avoir fait ingurgiter des pilules, m'informèrent que j'allais être replié d'urgence vers l'arrière. Malgré mes protestations et même une tentative pour m'éclipser, il me fut impossible d'aller faire mes adieux à ceux qui m'avaient amené jusque là. Je pus quand même leur faire parvenir un petit mot griffonné en hâte. Lors- qu'ils vinrent pour me voir, j'étais déjà parti, une ambulance mandée d'urgence m'emmenait à 30 km de là.

Mon arrivée dans un poste d'ambulance américaine fut très remarquée et ce fut à nouveau des questions auxquelles je répondis plutôt par monosyllabes et par gestes. Celle qui m'ouvrit aussitôt la sympathie fut "F.F.I. prisonnier". Cigarettes, chocolat, chewing-gum s'accumulèrent sur ma couchette dès que j'eus prononcé ces mots. Tous ces gars étaient passés par la France avant de venir se battre en Allemagne.

Cela dura deux jours. Une voiture ambulance vint me chercher et, accompagné d'un infirmier américain paraissant muet je parvins assez tard dans la soirée à l'hôpital Hindenburg de Leipzig. Nettoyé, désinfecté à nouveau, je me retrouvais bientôt en pyjama dans un lit d'hôpital.

Le lendemain ce fut les visites, les radios, la fourniture de renseignements administratifs et tout cela par des Allemands contrôlés par des Américains.

Je reçus la visite d'un Commandant américain qui vint gentiment, et en excellent français, m'assurer que dès la fin de mon stage de contrôle, je serais rapatrié si je n'étais pas porteur d'une maladie contagieuse.

Il est inutile de vous dire combien j'ai pu être exigeant et ehm... avec mes soignants d'aujourd'hui, bourreaux d'hier. Tout y passa, des soins à la nourriture, de la lecture à la toilette.

J'étais là depuis 4 jours et la dysenterie avait cessé, quand un matin une infirmière allemande vint très courtoisement m'informer que j'allais partir. Mes effets militaires me furent rendus. Tous les dons américains avaient été groupés dans un petit sac de sport. Je me sentais bien, Les forces revenaient et évidemment le moral était au beau.

Une grosse jeep vint me prendre et, assis seul à l'arrière, je pus contempler pendant des kilomètres les bordures verdoyantes de la campagne allemande, mais aussi les dégâts occasionnés par les bombardements américains et en particulier celui de la ville de Leipzig.

Combien de temps avons-nous roulé? La jeep s'arrêta, j'entendis parlementer en langue inconnue, puis je fus prié de descendre. Nous étions le 2 mai et il y avait de la neige. Surprise... Oh !... stupeur! j'étais devant l'entrée d'un camp qui ressemblait étrangement à ce que je connaissais déjà mais qui me fit en tous cas une drôle d'impression.

Un civil avec brassard me dit quelques mots en allemand que je ne compris pas et me fit signe de le suivre. A travers ce camp de baraquements entourés de barbelés, je revis notre arrivée à Buchenwald et je me demandais sans comprendre, ce que tout cela signifiait.

Nous montions légèrement à travers ce camp, puis ce fut des marches et une baraque. Discussion entre mon accompagnateur qui avait semblé ne rien comprendre à mes questions et un gros polonais qui semblait ne pas apprécier mon arrivée. Je n'y comprenais toujours rien.

Je fus enfin invité à entrer et je retrouvai là l'image de notre chambre 2 à Stassfurt avec, ce qui n'était pas à dédaigner, une rigoureuse hygiène, mais des regards curieux et même hostiles des occupants. Le gros Polonais me désigna une place au 1er, sur une couchette et j'en pris possession non sans avoir reçu quelques coups dans les jambes par le voisin du dessous que je dérangeais sans doute dans sa méditation. Dans le milieu de la journée vint la soupe, une ration de pain et des "kartofen" Le gros Polonais me fit comprendre que je n'étais pas prévu comme rationnaire et que je n'avais pas droit à la distribution.

Il me vint l'idée d'utiliser ma réserve américaine, elle s'avéra bonne et je l'utilisai couramment par la suite. Je sortis de mon sac, que je portais toujours en bandoulière, un paquet de cigarettes américaines. Ce fut l'ouverture de la caverne d'Alibaba et un accueil amical du gros Polonais.

Cette situation ne pouvait pas s'éterniser et je ne savais toujours pas ce qu'on allait faire de moi. J'appris le lendemain de mon arrivée que j'étais au Revier de Dora. Dora, qu'était-ce pour moi, sinon un camp de concentration comme celui que j'avais eu tant de mal à quitter? Je me décidais alors à recevoir quelques explications. Faisant en sens inverse le chemin de mon arrivée, je revins vers l'entrée où j'avais remarqué une agitation civile. Pas un Français, pas un mot de français. Par gestes et quelques mots d'allemand, j'appris que tous les Français avaient été évacués ou rapatriés et que seuls les ressortissants des pays de l'Est étaient encore en place en attendant leur tour. Qu'allais-je devenir dans cette tourmente ? Il me fallait faire quelque chose ou j'allais me retrouver russe ou polonais.

Je revins au Revier complètement désemparé. Que vais-je faire, que vais-je devenir quand mes cigarettes seront épuisées? Impossible de sortir du camp, et pour aller où ? Cette situation dura trois jours pendant lesquels je cherchais une solution, toujours espionné par mes voisins qui n'attendaient qu'une seconde d'inattention pour piquer mon sac. Les anciens connaissent cela.

Toujours en quête d'un événement favorable, je descendis vers le Centre administratif lorsque j'aperçus de loin un groupe de jeep portant le fanion américain et celui de la Croix-Rouge. D'aussi vite que je pus, je dévalais le camp et me trouvais au milieu d'un groupe de G.I. ne comprenant rien à ce que je tentais de leur expliquer.

Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre soudainement une voix française me dire : "Mais que faites-vous là" c'était une infirmière militaire de nationalité canadienne faisant partie d'un groupe sanitaire américain qui venait faire une visite du camp. Vous pensez que tout s'arrangea rapidement. Elle me dit de retourner au Revier d'y rester par tous les moyens possibles (c'était possible, j'avais encore des cigarettes), et qu'elle allait s'occuper de moi.

En effet, le lendemain, une jeep portant le fanion de la Croix-Rouge vint me chercher; je la guettais depuis la première heure et elle m'emmena au Camp d'aviation de Nordhausen. Je me trouvais là parmi des blessés et des malades américains et anglais dans l'attente du repli vers l'arrière. Un village de tentes était installé pour l'infirmerie et on m'y affecta un box séparé en attente de ma présentation devant les médecins militaires afin de vérifier une fois de plus si je n'étais pas contagieux. Tout près de nous se déroulait un véritable carrousel d'avions de toutes sortes.

Pendant deux jours, je vécus ainsi au milieu de ces charmants compagnons. Nous ne nous comprenions pas mais les contacts étaient très amicaux. La "popote" américaine était



formidable, j'allais chaque fois au "rab" et m'écroulais sur mon lit de campagne après chaque repas complètement repu et indifférent à tout ce qui se passait autour de moi.

Le 3e matin ce fut un branle-bas général sous notre tente. Les valides aidaient les plus mal en point à s'habiller et à réunir leurs bagages: Je compris qu'un événement ne tarderait pas à se produire. En effet, des infirmiers surgirent et sur des brancards, sur des chaises roulantes ou simplement soutenant ceux qui avaient des difficultés pour marcher, nous dirigèrent vers un énorme avion que j'appris être un Dakota. Nous nous y installâmes rapidement. Inutile de décrire la sensation que je ressentis en prenant pied dans cet appareil. Bientôt tout le monde fut casé. Brancards solidement accrochés, le reste bien serré assis dans les baquets côte à côte, et l'avion prit son vol. Me sentant bien je m'endormis. Je fus tiré de mon sommeil par une sensation d'ascenseur. Nous descendions rapidement et ce fut la piste, cahoteuse, mais piste quand même. Nous étions à Mourmelon ; la France, la liberté. Nous étions le 6 mai. Des véhicules sanitaires eurent vite fait de nous convoier jusqu'à l'hôpital militaire de Mourmelon, mais là, oh ! surprise (encore une), je fus à nouveau mis en quarantaine et isolé pour contrôle médical. Impossible de communiquer avec l'extérieur, impossible d'avertir ma famille qui devait attendre des nouvelles.

Ah ! j'étais soigné comme un prince! Des friandises à volonté, des gentils sourires des infirmières, mais pas un mot de français et aucune réponse à mes questions. Le second jour après être passé à la salle de douches pour un dernier dégrassage complet, je fus conduit devant des toubibs américains qui me posèrent un tas de questions sur nos conditions de vie et de survie en Allemagne. Ensuite, prises de sang et auscultations interminables, j'étais un cas et ils se documentaient. Je fus conduit à la chambre, sans explications.

Enfin le lendemain matin, après que j'eus exprimé, peut-être un peu violemment, mon désaccord avec ce traitement de reclus, je vis arriver une infirmière toute souriante m'expliquant, cette fois en français, que je ne portais aucun germe contagieux risquant de contaminer ni l'armée américaine, ni ma famille, et que j'allais être libre de disposer de moi.

Une demi-heure après, j'étais en gare de Mourmelon, assis sur un banc, mon sac entre les jambes à attendre le passage d'un train.

Impossible de téléphoner de la gare le réseau était réservé au Service et je ne voulais pas partir en ville à la découverte d'un poste de téléphone de crainte de manquer le premier train.

Le chef de gare m'ayant repéré vint faire un brin de causette et m'offrit un verre de vin, le premier depuis mon arrestation. Il n'eut pas besoin de m'en offrir un second, je partis dans les Vignes du Seigneur sans autre forme de procès. Le pauvre devait être bien embarrassé...

Lorsque le train s'arrêta en gare de Mourmelon, j'eus bien du mal à y monter, avec la solidarité des PG rapatriés, eux aussi, qui formaient la grande partie des voyageurs et avec l'aide du chef de gare, je pris place dans un compartiment bondé.

Notre arrivée à Paris, gare de l'Est était attendue, et je fus emmené à l'Hôtel Lutétia où de là, après un interrogatoire serré (pour détecter les faux), je pus enfin prévenir ma famille que j'étais vivant.

Le plus angoissant fut pour moi mon débarquement en gare de Compiègne où ma femme, ma petite fille et mes parents bien sûr m'attendaient, mais aussi les épouses et les parents de mes

camarades de déportation qui venaient aux nouvelles. Je connaissais les décès de Hebert, Verpillat et Lecareux, décédés au camp de Stassfurt, de Lapole abattu sur la route de l'exode, mais j'ignorais ce qu'était devenu Rondelle (il a la chance d'être encore avec nous aujourd'hui). Le Commissaire de Police vint heureusement à mon secours, et pour éviter les scènes pénibles en public, donna rendez-vous à tous à son Commissariat.

Voilà relaté mon évasion ma libération et mon retour à Compiègne d'où j'étais parti le 18 août 1944, avec tant de camarades qui ne revinrent pas ! Je voulais écrire tout cela pour mes enfants, pour mes petits enfants, pour leur laisser un souvenir d'une de mes difficultés dans la vie et leur dire comment j'avais eu la chance de m'en sortir."